

# Le combat contre l'obscurantisme

A

## Une arme : la littérature polémique

### Texte 4

#### Voltaire, *Candide* (1759)

Né à Paris en 1694 dans une famille de commerçants récemment enrichis, **François-Marie Arouet** fréquente tôt les salons parisiens. Son insolence et son indépendance d'esprit lui valent d'être emprisonné deux fois à la **Bastille**. Dès sa sortie de prison, il adopte le **pseudonyme de Voltaire**. Sous cette nouvelle identité, il va s'attacher à dénoncer et à combattre l'intolérance et l'obscurantisme sous toutes ses formes, entre autres par les **Lettres philosophiques** (1734), puis *Zadig* ou *la Destinée* (1748) et *Micromégas* (1752), qui sont deux de ses **contes philosophiques**. La tragédie nouvelle d'un **tremblement de terre à Lisbonne** (1755), qui a fait vingt-cinq mille morts, émeut profondément Voltaire ; elle le pousse à attaquer les **tenants de l'optimisme**<sup>1</sup> dans son Poème sur le désastre de Lisbonne (1756) et dans *Candide* (1759). Voltaire meurt en 1778.

Le texte ci-dessous est extrait du conte philosophique *Candide* (chapitre VI, texte intégral).

Le jeune *Candide*, dont le nom reflète l'âme crédule et naïve, vit dans le « meilleur des mondes possibles » chez son oncle, le baron de *Thunder-ten-Tronckh*. Notre héros mène une existence heureuse dans cet univers idyllique. Tout bascule le jour des premiers ébats de *Candide* et de *Cunégonde*, la fille du baron dont est amoureux *Candide*. La réaction du baron est brutale : *Candide* est banni et chassé de cet Eden. Il se retrouve dans « le vaste monde », le monde réel, et connaît de nombreuses aventures accompagné de *Pangloss*. Au large de Lisbonne, leur navire subit une horrible tempête, dont *Candide* et *Pangloss* réchappent par miracle. Dès leur arrivée à Lisbonne se produit un épouvantable tremblement de terre. *Candide* et *Pangloss* participent aux opérations de sauvetage, mais nos deux héros **sont arrêtés pour propos subversifs<sup>2</sup> et déférés à l'Inquisition**.

1. **L'optimisme** est une philosophie appréciée par certains philosophes des Lumières, et qui fut élaborée par Leibniz en 1710 dans ses *Essais de théodicée*. Leibniz part du principe de la perfection et de la bonté divine. D'après lui, rien ne peut être aussi parfait que Dieu, donc le monde n'est pas parfait, or, comme Dieu est bon, le monde qu'il a créé est forcément le meilleur possible. Cette théorie a ensuite été simplifiée et critiquée par Voltaire dans *Candide* (dont le titre complet est d'ailleurs *Candide ou l'Optimisme*).
2. *Subversif* signifie « qui renverse, détruit l'ordre établi, qui est susceptible de menacer les valeurs reçues ». Les critiques faites par les écrivains des Lumières à l'encontre du régime politique ou de l'Église seront très souvent perçues comme subversives.



## COMMENT ON FIT UN BEL AUTO-DA-FÉ POUR EMPÊCHER LES TREMBLEMENTS DE TERRE, ET COMMENT CANDIDE FUT FESSÉ.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé<sup>3</sup> ; il était décidé par l'université de Coïmbre<sup>4</sup> que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère<sup>5</sup>, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard<sup>6</sup> : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé<sup>7</sup>, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil ; huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *san-benito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le *san-benito*<sup>8</sup> de Candide étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares. Mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi ! Ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! Ô Mlle Cunégonde ! la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre ! »

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda et lui dit : « Mon fils, prenez courage, suivez-moi ».

Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre VI

3. Le terme « auto-da-fé » (littéralement « acte de foi ») désignait à la fois la proclamation d'un jugement prononcé par l'Inquisition et le châtement qui lui faisait suite, le plus souvent la mort par le feu.

4. Ville du Portugal ; l'Université avait été fondée en 1307.

5. L'Église catholique interdisait le mariage entre le parrain et la marraine (la *commère*) du même enfant baptisé.

6. La religion juive prescrit qu'on s'abstienne de manger du porc.

7. L'optimisme de Pangloss l'avait rendu suspect aux yeux de l'Inquisition, parce qu'il semblait nier le dogme du péché originel.

8. Casaque jaune qui faisait partie des signes infâmantés dont on affublait les condamnés.



# 1. Pour aborder la lecture analytique



Lisez-le vous-même à voix haute avant de répondre aux questions ci-dessous.



## Questions

### 1 Mise en contexte

- Qu'est-ce qu'un conte philosophique ? Quelles sont les caractéristiques de ce genre littéraire ?
- Qu'était l'Inquisition ?
- En vous aidant de la biographie de Voltaire ci-dessus, dites à quel événement historique l'auteur fait allusion dans le texte (ligne 1).

### 2 L'art du récit

Étudiez la structure du récit ; faites apparaître la rapidité, la concision, l'efficacité de ce très bref récit.

- Que dénonce le narrateur dans ce texte ?
- Quel est le registre dominant employé ? Aidez-vous de la fiche méthode sur les registres située ci-après.
- Quel est l'objectif visé et quelles sont les armes employées par l'auteur dans ce texte ?



## Éléments de réponse

- a) Un conte philosophique est un **récit fictif**, écrit par l'auteur dans le but de **peindre une critique** de la société. Ce texte est rédigé sous la forme d'un conte, souvent pour se soustraire à la **censure** (rappelez-vous que Voltaire a déjà été embastillé !). On y retrouve donc **les caractéristiques du genre du conte**, qui est un récit de faits, d'aventures imaginaires, destiné à distraire (pensez aux contes de Perrault, comme *le Petit chaperon rouge*). Ainsi, *Candide* commence par la phrase « Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh,... », *incipit*<sup>9</sup> typique des contes traditionnels. L'auteur a recours au conte pour transmettre des idées et des concepts à portée **philosophique**. Puisque le récit est **imaginaire**, l'auteur **feint de porter un regard objectif** sur les hommes, ainsi que le fit Montesquieu dans les *Lettres persanes*, pour mieux **dénoncer** ce qu'il condamne. Ainsi Voltaire dans *Candide* pousse le lecteur à prendre conscience des travers de l'homme et de l'omniprésence du mal sur terre, s'opposant à la théorie de l'optimisme de Leibniz (qui se trouve caricaturé sous les traits de Pangloss).

9. L'*incipit* (du latin « il commence ») constitue le début d'un récit.

Vous aurez compris que le conte philosophique est une forme **d'apologue** : c'est **un récit plaisant pourvu d'une morale**.

**b) L'Inquisition** – ici sise à l'université de Coïmbre - est à l'origine une **juridiction ecclésiastique d'exception** instituée pour la répression des crimes d'hérésie et des faits de sorcellerie et de magie. Il s'agissait donc au départ **d'empêcher toute dérive des fidèles loin de la foi chrétienne**. À partir de 1252, la **torture** est autorisée **sous certaines limites** : elle ne doit cependant déboucher ni sur une mutilation ni sur la mort. La sentence est prononcée au cours d'une séance publique et solennelle, qui sera plus tard désignée en Espagne par l'expression célèbre « **auto-da-fé** » (acte de foi). Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, l'Inquisition pontificale tombe en désuétude dans presque tous les pays. Mais elle retrouve un **second souffle en Espagne, en 1478**. Elle traque non seulement les faux convertis (anciens juifs) mais aussi les supposés sorciers, sodomites, polygames... Elle est définitivement abolie en Espagne et dans les colonies espagnoles en 1834 seulement. On lui attribue dans le monde hispanique environ trente mille condamnations à mort en trois siècles.

**c)** « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne » : le 1<sup>er</sup> novembre 1755, Lisbonne est détruite par un tremblement de terre, suivi d'un raz de marée et d'incendies, qui tuent entre 60 000 et 90 000 habitants et détruisent 85 % de la ville. Voltaire écrit le *Poème sur le désastre de Lisbonne* après cette catastrophe et mentionne le séisme dans notre texte.

**2** Le chapitre, dont vous avez ici le texte complet, est très efficace dans la **conduite du récit**. Le narrateur (point de vue omniscient ici) commence par situer les événements et par présenter les raisons de l'auto-da-fé : le tremblement de terre qui a touché Lisbonne a conduit les « sages » du pays (en l'occurrence, les institutions ecclésiastiques) à penser qu'il fallait expier un péché commun par une procédure de l'Inquisition (« Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé »). Tous les événements vont se dérouler en **une seule journée** (« Le même jour la terre trembla de nouveau »), d'où une **concentration temporelle** qui permet un rythme narratif rapide, comme c'est le cas dans l'action de la tragédie, rassemblée sur vingt-quatre heures.

La narration des actions joue sur **l'énumération, sans lien syntaxique** : les faits sont **juxtaposés** par le biais des deux points, ce qui donne **l'impression d'un enchaînement rapide et logique** : « On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère (...) : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide (...) : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur (...) ». Le second paragraphe se clôt par un retour sur l'événement premier, le tremblement de terre



(« Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable »), dans un jeu de boucle narrative.

Le troisième paragraphe joue également sur **deux énumérations concises** ; dans la première, Candide désespéré récapitule les malheurs qu'il a subis dans les chapitres précédents (« Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares. Mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi ! Ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! Ô Mlle Cunégonde ! la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre ! ») ; dans la seconde, **quatre participes passés font le bilan extrêmement bref** de ce qu'il a subi dans le chapitre VI : « prêché, fessé, absous et béni ».

Le dernier paragraphe amène la fin de l'action du chapitre : **le héros s'en va**, quitte le lieu de l'auto-da-fé (« Il s'en retournait ») **et introduit le début d'une nouvelle action**, développé dans le chapitre suivant : « lorsqu'une vieille l'aborda ».

De l'exposition des faits (on situe le cadre général, celui d'un auto-da-fé et ses raisons) à celle des actions (les différents personnages condamnés, la nature des condamnations, les conséquences) puis à la clôture du récit (le héros quitte les lieux, privé de son « cher Pangloss »), **moins d'une page de texte** suffit à décrire les aventures lisboètes du héros, grâce à une **syntaxe** très ramassée, des énumérations en **parataxe**<sup>10</sup>, **l'absence de détails** ou de développements superflus dans la narration, et une **condensation temporelle et spatiale propre au genre du conte**.

- ③ À travers ce texte, Voltaire dénonce premièrement la **bêtise** de l'Église espagnole, qui face à une catastrophe qui touche toute la ville, entraîne des destructions et des morts, la désolation générale, et surtout la peur, ne trouve aucune réaction appropriée (reconstruction, aide au peuple, prière commune pour les morts ou pour l'union de tous face au désastre...), mais a recours à l'Inquisition et à ses procédés brutaux : « les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ».

C'est également **l'obscurantisme**<sup>11</sup> que dénonce l'auteur : les arrestations reposent sur les **dogmes** de l'Église, qui ne souffrent aucune contestation alors même qu'ils sont **iniques ou irrationnels, voire absurdes** (« On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère », (...) « deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard », « on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation »).

10. La **parataxe** est une construction de phrase par juxtaposition, sans qu'un mot de liaison indique la nature du rapport entre les phrases.

11. L'**obscurantisme** est l'opinion des ennemis des « Lumières », de ceux qui s'opposent à la diffusion des connaissances, de l'instruction, de la culture dans les masses populaires. Voir la fiche méthode sur les Lumières.

Enfin, c'est la **violence et la brutalité** employée par l'Inquisition et donc par l'Église qui sont dénoncées : les traitements subis par les condamnés vont de l'emprisonnement non justifié (les « appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil » sont bien sûr les geôles !) aux châtiments physiques en public (« Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait »), et enfin à la mise à mort dans d'extrêmes souffrances (« le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu »). Ces mises à mort sont bien entendu sans effet sur le tremblement de terre, qui reprend de plus belle : « Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ». Cette simple phrase, qui vient clore la description sanglante qui précède sans y être rattachée par un quelconque lien logique, insiste justement sur **l'absence totale de logique** dans les décisions de l'Inquisition : les arrestations, qui n'ont été que de simples prétextes pour ancrer encore davantage le pouvoir de l'Église, semblent reposer sur la **superstition**, travers que l'Inquisition justement était censée combattre ! Toutes ces injustices font s'exclamer Candide : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? », cri de désespoir qui dénonce **les malheurs que subissent les hommes** du fait, ici, d'un **pouvoir religieux violent et cruel** qui outrepassa ses droits et abuse de ses prérogatives.

- ④ Dans cette satire agressive, le registre dominant est le **registre polémique** (voir Fiche méthode).

Le texte est une **attaque**, contre l'Inquisition et l'Église espagnole. Les inquisiteurs sont décrits comme des « sages » qui n'en sont évidemment pas, et sont présentés comme **des idiots et des incapables** : « Les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ». De même l'Université de Coïmbre, censée constituer un haut lieu du savoir et de la réflexion, est montrée comme **une institution cruelle prenant des décisions absurdes** : il est en effet certain que « le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie », n'est en aucun cas un « secret infaillible pour empêcher la terre de trembler » ! Le second paragraphe commence par « On avait en conséquence... », puis les arrestations sont décrites : or il n'y a aucune logique dans les motifs des arrestations ! Ce « en conséquence » en apparence logique ne fait donc que souligner au contraire **l'absence de rationalité** de l'Église. La façon dont Voltaire présente les motifs d'arrestation est bien évidemment humoristique : il crée en effet un **décalage** entre la gravité de la situation et le caractère vénial de ce qui est reproché aux malheureux, comme « d'avoir épousé sa comère », de manger un poulet après en avoir « arraché le lard » (ce qui renvoie aux coutumes juives, combattues par l'Église à l'époque), et plus absurde encore, d'« avoir parlé », et d'« avoir écouté avec un air d'approbation » : bref, tout acte semble proscrit et suspect aux yeux d'une Église décrite comme un censeur sans pitié. La cérémonie d'au-



to-da-fé est également décrite sous un jour ridicule : le « sermon très pathétique » et la « belle musique en faux-bourdon » semblent également en décalage complet avec la gravité de ce qui va se dérouler. Vous aurez reconnu l'emploi de **l'ironie** dans tous ces décalages entre la réalité et ce qui en est dit (l'ironie consiste à dire le contraire de ce qu'on pense) : la satire virulente que présente Voltaire de l'Église, le portrait au vitriol qu'il en livre, est servi par le regard ironique. Ainsi, le ridicule des décisions et des actes entrepris pour conjurer le tremblement de terre fait sourire, ce qui contribue encore davantage à les disqualifier.

- 5 L'objectif de l'auteur est bien sûr de **dénoncer l'obscurantisme et le dogmatisme** de l'Église de son temps, qui dans une situation dramatique pour le peuple ne fait qu'amplifier les malheurs de ce dernier par un auto-da-fé non justifié, cruel et absurde. Ceci s'inscrit dans le combat plus général de Voltaire et des Lumières contre **les formes d'intolérance religieuse**, et pour une démarche fondée sur la raison, qui n'est pas le signe d'un refus catégorique de la religion, mais le rejet de toute forme de **fanatisme**. Ils ont ainsi pour but de manifester leur confiance en la possibilité du progrès et du **bonheur terrestre**, ce dont sont bien éloignés les malheureux personnages de *Candide* ! Les armes de Voltaire sont la **satire**, servie par **l'ironie** ; le registre **polémique** ; mais aussi le registre **pathétique** : l'état du pauvre Candide fait pitié (« Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant... », « Il s'en retournait, se soutenant à peine... »), et souligne les funestes conséquences humaines du fanatisme religieux.

## 2. Documents et lectures complémentaires



### Exercice autocorrectif n° 1

#### Un texte polémique contemporain

*Dans Les Géants (1973), le romancier Jean-Marie Gustave Le Clézio refuse la violence du monde moderne et cherche, par son écriture, à frayer à l'homme un chemin naturel vers une vie plus authentique. Dans ce passage, il met en cause la civilisation moderne et industrielle et son caractère uniformisateur et destructeur, en s'attaquant à ceux qu'il appelle les « Maîtres du langage »...*



« Les Maîtres du langage ont la science et la puissance. Ils savent les mots qu'il faut prononcer pour envahir l'âme. Ils savent les mots qui détruisent. Ils savent les mots qu'il faut pour séduire les femmes, pour attirer les enfants, pour conquérir les affamés, pour réduire les malades, les humiliés, les avides.

Ils font simplement résonner leurs syllabes délectables<sup>12</sup>, dans le silence du cerveau, et il n'y a plus qu'eux de vivant sur terre. Les mots sont

12. Délicieux.



pleins de hâte ; ils n'attendent pas les rêves. Quand quelqu'un, un jour, est plein de tristesse, ou de colère, les mots arrivent à toute allure, et ils remplacent la pensée. Il y a tellement de beauté, qui ne vient pas du hasard ! Elle a été créée au fond des laboratoires pour vaincre les foules. Il y a les mots ESPACE, SOLEIL, MER, les mots PUISSANCE, JEUNESSE, BEAUTÉ, AMOUR, ARGENT, les mots ACTION, ÉTERNITÉ, JOUISSANCE, CREATION, INTELLIGENCE, PASSION. Pour ceux qui ont faim il y a PAIN, FRUITS, DÉLICIES, AVENIR.

Pour ceux qui meurent d'obésité il y a le mot MAIGRIR, pour ceux qui meurent de solitude il y a le mot AMOUR, pour ceux qui meurent de désir il y a le mot JEUNESSE, pour ceux qui rêvent d'être des hommes il y a IMPALA<sup>13</sup>, PUISSANCE, BALAFRE, TABAC, pour ceux qui rêvent d'être des femmes, il y a GALBE, SÉDUIRE, ÉTERNITÉ, BEAUTÉ, pour ceux qui rêvent d'être intelligents il y a TOTUS, pour ceux qui rêvent de muscles il y a BODYBUILD, pour ceux qui rêvent d'être riches il y a MANPOWER, GILLETTE SILVER PLATINE, pour ceux qui rêvent de soleil il y a MAROC, INDE, MEXIQUE, pour ceux qui voudraient bien appeler au secours il y a s.o.s. S.O.S. s.o.s. Il y a tellement de mots partout ! Des milliers, des millions de mots. Il y a un mot pour chaque seconde de la vie, un mot pour chaque geste, pour chaque frisson. Quand donc s'arrêtera ce tumulte ? Les Maîtres du langage enfermés dans leurs usines bouillonnantes fabriquent sans cesse les mots nouveaux qui parcourent les allées du monde. Dès que les mots s'usent, dès qu'ils faiblissent, il y en a d'autres qui arrivent, prêts au combat.

Il n'y a plus de pensée, c'est ça qui est vraiment douloureux. Les Maîtres du langage ne veulent pas des pensées de leurs esclaves. Si les pensées apparaissaient, peut-être qu'elles détruiraient l'empire des mots, facilement, avec leur silence absolu. Peut-être que les pensées révéleraient le grand mépris qui règne ici, et qu'elles sauraient l'effacer. Si les pensées pouvaient naître dans les cerveaux, peut-être que les hommes et les femmes seraient vraiment beaux, et qu'il n'y aurait plus de Maîtres du langage.

J.M.G. Le Clézio, *Les Géants*.

©Éditions Gallimard.

«Tous les droits d'auteur de ce texte sont réservés. Sauf autorisation, toute utilisation de celui-ci autre que la consultation individuelle et privée est interdite»

[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

### Répondez à la question suivante :

En quoi ce texte est-il polémique ? Définissez la **cible** visée, et les procédés employés.

► **Veillez vous reporter à la fin de la séquence pour consulter le corrigé de l'exercice.**

---

13. *Impala* : antilope d'Afrique, de l'Est et du Sud, rapide et légère ; c'est aussi le nom d'une voiture.



# B

## La persuasion par le registre oratoire

### Texte 5 :

#### Voltaire, « Prière à Dieu », *Traité sur la tolérance* (1763)

*Ce texte a été initialement écrit pour réparer l'erreur judiciaire à l'origine de l'affaire Calas.*

*En 1761, un riche négociant toulousain de religion protestante, Jean Calas, découvre à son domicile son fils de 29 ans, mort étranglé. Pensant que le malheureux s'était tué, il tente de dissimuler le suicide afin de préserver l'honneur familial. Mais **la rumeur publique** l'accuse d'avoir assassiné son fils parce que ce dernier voulait se convertir au catholicisme. Jean Calas et sa famille sont jetés en prison. Le Parlement de Toulouse **condamne Jean Calas** à subir la question<sup>14</sup> ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif et jeté dans un bûcher. Le malheureux est exécuté le 10 mars 1762.*

*Convaincu **de l'erreur judiciaire**, Voltaire dénonce les travers de l'organisation judiciaire, et publie son célèbre **Traité sur la tolérance** à l'occasion de la mort de Jean Calas (décembre 1763). Le 4 juin 1764, le Conseil du Roi casse les jugements prononcés contre les Calas. Le 9 mars 1765, le Parlement de Paris réhabilite Jean Calas et restitue ses biens à sa famille.*



« Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles<sup>15</sup> corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui cou-

14. La question était un supplice légal pratiqué avant la Révolution pour obtenir des aveux ou des informations.

15. « Faibles ».

vrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue<sup>16</sup>, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet<sup>17</sup>, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal<sup>18</sup>, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent *grandeur et richesse*, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration<sup>19</sup> le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam<sup>20</sup> jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant. »

Voltaire, « Prière à Dieu », *Traité sur la tolérance*, chapitre XXIII (texte intégral).

## 1. Pour aborder la lecture analytique



**Lisez-le vous-même à voix haute avant de répondre aux questions ci-dessous.**



### Questions

- 1 Repérez et identifiez tous les procédés qui font de ce texte une véritable prière. Qu'est-ce qui est demandé ? À qui ?
- 2 Analysez le lexique et les figures d'amplification et d'opposition : en quoi peut-on parler de dramatisation et d'appel à l'imagination ? Quelle image de l'homme se trouve évoquée ici ?
- 3 Comment s'exprime l'idée d'intolérance dans le texte ? À quoi est-elle due ? Comment le texte plaide-t-il en faveur de la tolérance ?
- 4 Qu'apprend ce texte au lecteur concernant les croyances religieuses de Voltaire ?

16. Le latin, langue du catholicisme, par opposition aux langues nationales utilisées dans d'autres religions.

17. Le rouge est la couleur des cardinaux ; le violet, celle des évêques.

18. Il s'agit des pièces d'or.

19. Haine.

20. Actuelle Thaïlande.





## Éléments de réponse

- ① Le texte se présente comme une prière adressée à Dieu. On repère ainsi **l'énonciation** caractéristique d'une prière : un « je », ici le locuteur<sup>21</sup> (« je m'adresse ») énonce une prière adressée à un destinataire, Dieu lui-même : « c'est à toi, Dieu », « à toi... ». Le mode **impératif** est employé pour formuler la demande (« daigne regarder en pitié », « fais que »), ainsi que le mode **subjonctif** (« que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas... », « Puisent tous les hommes se souvenir... », « Qu'ils aient en horreur... »). On retrouve le **champ lexical de la prière** (« je m'adresse », « Dieu », « d'oser te demander quelque chose », « daigne regarder en pitié »).

Le locuteur –Voltaire lui-même ici– adresse à Dieu une prière complexe, qui formule le souhait :

- ▶ d'une **entraide** entre les hommes (« fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ») ;
- ▶ de **paix** et d'absence de violence (« Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger », « Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas les uns les autres dans le sein de la paix ») ;
- ▶ de **tolérance** et d'acceptation mutuelle (« que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps (...), que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ») ;
- ▶ d'**absence d'envie** et de jalousie, ferments de violence (« que les autres les voient sans envie ») ; de **liberté** intellectuelle et spirituelle (« la tyrannie exercée sur les âmes ») ;
- ▶ d'une **vie paisible** où chacun pourrait posséder sans risquer d'être privé de sa propriété (« le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ») ;

et enfin :

- ▶ d'**amour et de fraternité** (« Puisent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères »).

- ② Les figures d'amplification et d'opposition sont nettes dans ce texte au **registre oratoire** (voir Fiche méthode), qui pour persuader en appelle à l'amplification rhétorique, et joue sur les sentiments du lecteur.

Les rythmes **binaires** sont nombreux dans le texte, et permettent de créer des **effets d'opposition** : « faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers », « daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités », « Tu ne nous as point donné un cœur pour

21. Pour un récit, on parle de narrateur ; dans une pièce de théâtre, ce sont les personnages qui prennent la parole ; dans un discours, ou tout autre texte de cette nature, c'est le **locuteur**.

nous haïr, et des mains pour nous égorger », « ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir ». Les négations nombreuses (« ne fassent point », « Tu ne nous as point », « ni... ni... ») insistent sur les erreurs que Dieu doit épargner aux hommes, dont la nature est trop faible pour s'en prémunir par elle-même (« les erreurs attachées à notre nature »). Le **champ lexical de la faiblesse humaine** vient d'ailleurs s'opposer à **celui de la grandeur de Dieu et de sa création** : ainsi « faibles créatures perdues », « imperceptibles », s'opposent à « immensité » et à « reste de l'univers », et **l'énumération** qui s'enfle pour évoquer les « petites différences entre les vêtements », les « débiles corps », les « langages insuffisants », les « usages ridicules », les « lois imparfaites », les « opinions insensées », « les atomes appelés *hommes* », souligne le fait que les hommes ne sont rien au regard de Dieu, qui est « Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps » : le **rythme ternaire** ici est une **figure d'amplification** grâce à laquelle la domination du Créateur est présentée comme infinie, quand l'homme pour sa part ne règne que sur « une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde ».

Le ton général semble progressivement monter, s'enfler. C'est ainsi que la prière s'ouvre sur une phrase qui marque par un rythme binaire, dont la première partie est niée, un changement de destinataire et par là même un **mouvement d'élévation** : « Ce n'est donc plus aux hommes... c'est à toi, Dieu de tous les êtres... ». De même, au sein de **l'énumération** complexe : « que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution », la première conjonction de subordination « que » est reprise, après l'énonciation des six premiers éléments (« entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants,... »), par une seconde : « que toutes ces petites nuances... » ; **cette reprise crée un effet d'amplification progressive. L'acmé**, c'est-à-dire le plus haut degré d'intensité de l'amplification, est atteinte dans la **péroraison**<sup>22</sup> : ainsi, c'est dans la fin du texte que la **modalité exclamative** apparaît : « Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration<sup>23</sup> le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! ». La dernière phrase crée un effet **d'ouverture spatiale** : « depuis Siam<sup>24</sup> jusqu'à la Californie », de même que dans l'exorde était présente une **ouverture à la fois spatiale et temporelle** : « Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps ».

---

22. La **péroraison** est la conclusion d'un discours, l'ouverture s'appelant **exorde**.

23. Haine.

24. Actuelle Thaïlande.



Ces images sont fortes, et font appel à l'imagination du lecteur, devant les yeux duquel se dessine peu à peu **l'image d'un homme faible**, démuné, perdu dans un univers immense qui le dépasse : nous sommes donc invités à adopter sur l'humanité un **regard surplombant**, comparable à celui de Dieu justement, regard grâce auquel les querelles qui divisent les hommes semblent mesquines, ridicules et inutiles.

- ③ L'intolérance dans le texte est présentée sous le jour de la **violence**, par des images frappantes : « un cœur pour nous haïr », « des mains pour nous égorger »... Cette intolérance est due au fait que les hommes sont **différents**, ce qui crée parfois l'envie ; la diversité des coutumes (« nos usages ridicules »), des langues, des lois (« nos lois imparfaites »), des opinions (« nos opinions insensées »), entraînent le rejet de l'autre perçu comme fondamentalement différent : « nos conditions si disproportionnées à nos yeux ». Elle est en tout cas présentée comme insensée : ainsi Voltaire décrit les habits des évêques et des cardinaux **en leur ôtant toute dignité particulière** : « que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet », pour souligner le fait que la hiérarchie entre les hommes n'a aucune importance et ne doit pas être source de discorde ; de même pour ceux qui possèdent des terres : « (ceux) qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde », et ceux qui possèdent des richesses : « (ceux) qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal » : toutes ces différences ne sont que de « petites nuances ». L'intolérance ne doit surtout pas naître de la **religion** : les différents cultes et façons d'honorer Dieu ne doivent pas s'opposer (« que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil », « que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire », « qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau »).

Le texte met au contraire l'accent sur l'union nécessaire entre les hommes, symbolisée dans le texte par **l'apparition de la première personne du pluriel** dans la péroraison : « ne nous haïssons pas (...), et employons... ». **Le lexique de la violence** (« tyrannie », « brigandage ») **est opposé à celui de l'amour, de la paix, du don et de la fraternité** (« frères », « le fruit du travail et de l'industrie paisible », « paix », « ta bonté », « donné », « mutuellement »).

L'auteur joue donc sur le **registre oratoire** et ses effets d'amplification et d'opposition, sur une certaine forme de **pathétique** – il faut prendre l'homme et sa faiblesse en pitié-, et sur des **valeurs** comme celle de la tolérance et de la liberté, chères aux Lumières.

- ④ Comme on a pu le voir dans le texte précédent, Voltaire était très critique envers l'Église catholique. Mais affirmer que Voltaire était un critique de la religion en tant que telle et former une image de Vol-

taire athée serait une mauvaise interprétation. Il refusait cependant deux excès de la religion, **le fanatisme et la superstition**, toutes deux dénoncées dans le texte de *Candide*. Dans cette prière, il est possible de sentir que le véritable christianisme pour le philosophe est une religion avant tout **humaniste**, qui doit œuvrer pour le **bonheur** des hommes et pour la **fraternité**.

Quelle était la religion de Voltaire ? Aujourd'hui on utilise le terme **déisme** pour la désigner. C'est une religion **non dogmatique**, non métaphysique, fondée sur des **valeurs morales**, et rationnelle : la vraie religion, c'est une foi simple et non dogmatique en Dieu.

## 2. Documents et lectures complémentaires



### Exercice autocorrectif n° 2 :

#### L'appel de 1954 de l'abbé Pierre

*Henri Grouès, dit l'abbé Pierre, était un prêtre catholique français (1912-2007), résistant puis député MRP, fondateur du mouvement Emmaüs comprenant la Fondation Abbé-Pierre pour le logement des défavorisés. L'abbé Pierre acquiert sa notoriété à partir du très rigoureux hiver de 1954, meurtrier pour les sans abri. Il lance le 1<sup>er</sup> février 1954 un appel sur les antennes de Radio Luxembourg, qui deviendra célèbre sous le nom d'Appel de l'abbé Pierre.*



« Mes amis, au secours...

Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée...

Chaque nuit, ils sont plus de 2000 recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant l'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent !

Écoutez-moi : en trois heures, deux premiers centres de dépannage viennent de se créer : l'un sous la tente au pied du Panthéon, rue de la Montagne Sainte Geneviève ; l'autre à Courbevoie. Ils regorgent déjà, il faut en ouvrir partout. Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre CENTRE FRATERNEL DE DEPANNAGE, ces simples mots : « TOI QUI SOUFFRES, QUI QUE TU SOIS, ENTRE, DORS, MANGE, PRENDS ESPOIR, ICI ON T'AIME »

La météo annonce un mois de gelées terribles. Tant que dure l'hiver, que ces centres subsistent, devant leurs frères mourant de misère, une seule opinion doit exister entre hommes : la volonté de rendre impossible que cela dure.



Je vous prie, aimons-nous assez tout de suite pour faire cela. Que tant de douleur nous ait rendu cette chose merveilleuse : l'âme commune de la France. Merci !

Chacun de nous peut venir en aide aux «sans abri». Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain :

- 5 000 couvertures,
- 300 grandes tentes américaines,
- 200 poêles catalytiques

Déposez-les vite à l'hôtel Rochester, 92 rue de la Boétie. Rendez-vous des volontaires et des camions pour le ramassage, ce soir à 23 heures, devant la tente de la montagne Sainte Geneviève.

Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou sur les quais de Paris.

Merci ! »

Diffusé le 1<sup>er</sup> février 1954, à 1 heure du matin sur Radio Luxembourg.

**Répondez à la question suivante :**

Quel est le registre dominant de ce texte ? Quels sont les procédés employés pour émouvoir et mobiliser ?

**C**

## **Entraînement à l'écrit : la dissertation (2)**

### **Deuxième étape de la dissertation : élaboration d'un plan détaillé (la *dispositio*)**



#### **Exercice autocorrectif n° 3**

À partir du sujet de dissertation exposé dans le chapitre 3 B, et des idées et exemples trouvés, élaborer le plan détaillé de la dissertation, en établissant au moins deux grandes parties (si possible trois), au sein desquelles il y aura au moins deux sous-parties (si possible trois) ; il est nécessaire d'avoir au moins un exemple précis de texte par sous-partie (mais pas trop non plus pour ne pas vous éparpiller).

Faites en sorte que votre plan soit progressif et logique ! Vous pouvez également à présent avoir recours aux textes de Voltaire étudiés au chapitre 4 A et B (textes 4 et 5) pour nourrir votre devoir.

➔ **Veillez vous reporter à la fin de la séquence pour consulter le corrigé des exercices 2 et 3.**

# Les registres satirique, polémique et oratoire

## Fiche méthode

### 1. Le registre satirique

La satire est un **genre littéraire qui se moque dans le but de critiquer ou de dénoncer**, mais aussi un **registre** : plusieurs genres peuvent être de registre satirique, comme une fable ou une tirade théâtrale (cf. les deux textes du chapitre 2). La caricature, la parodie, font partie des procédés de la satire, qui joue souvent sur **l'exagération**, et qui n'est pas toujours dénuée **d'agressivité**.

#### ► Histoire littéraire

« On attribue généralement la paternité du genre littéraire de la satire dont le nom vient du latin *satira*, c'est-à-dire « pot-pourri », au poète archaïque latin Lucilius (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). C'est autrement dit un genre qui se caractérise par sa souplesse : de sujet, de ton, de longueur. La satire fut un genre très en vogue à Rome, par exemple chez des poètes comme Martial, Juvénal, Ovide, ou Horace, dont voici quelques vers traduits où les nuisances de la ville de Rome sont dénoncées par Juvénal :

#### ► Exemple

« Le flot humain devant moi m'empêche de me hâter. La grande masse du peuple qui me suit me pousse dans le dos. Un me frappe du coude, l'autre me frappe avec une lourde poutre, un troisième me cogne la tête d'une solive, un autre encore avec une jarre. Mes jambes sont grasses de boues. De partout je suis écrasé par de grands pieds et un clou de soldat se fixe dans mon orteil. »

Juvénal, *Satires*, III, v.243-248

### 2. Le registre polémique

Le registre polémique renvoie à **l'affrontement des idées** à travers un débat plus ou moins violent : de fait, l'étymologie grecque du mot est « **la guerre** », « *polemos* ». Il s'agit dans ce registre d'attaquer un comportement social, un mode de vie, les mœurs de ses contemporains, les défauts et ridicules d'une époque, d'une institution, d'une œuvre, d'une personne... Il est donc étroitement lié au discours argumentatif, et cherche plus à persuader qu'à convaincre. La notion de ton est essentielle dans ce registre : une argumentation calme et mesurée ne sera jamais assimilable à une polémique, qui suppose donc un **ton passionné ou véhément**. Souvent utilisé par les philosophes des Lumières, elle est aussi fréquemment employée dans la **littérature engagée**. C'est le registre du pamphlet, des essais, des lettres ouvertes :



- **Exemple** « Je hais les sots qui font les dédaigneux, les impuissants qui crient que notre art et notre littérature meurent de leur belle mort. Ce sont les cerveaux les plus vides, les cœurs les plus secs, les gens enterrés dans le passé, qui feuilletent avec mépris les œuvres vivantes et tout enfiévrées de notre âge, et les déclarent nulles et étroites. »

Zola, *Mes haines*.

### 3. Le registre oratoire

Ce registre est étymologiquement associé à la **prière** (« oratoire » vient du latin *orare* qui signifie « prier »). Il reste de cette origine une vocation du registre oratoire, souvent employé dans les discours, pour les textes capables de mobiliser leurs destinataires. Il peut y parvenir par le souci de persuader plus que de convaincre, sûr de faire partager **l'émotion** – colère, indignation, pitié – par certaines **ressources rhétoriques** : les invocations, les rythmes ternaires, les images saisissantes, l'ampleur de la phrase, le choix d'images évocatrices, la prise à partie de l'auditoire (apostrophes, exclamations, questions rhétoriques...).

C'est le registre du plaidoyer, du réquisitoire, ou de l'oraison :

- **Exemple** « O Dieu ! Encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne, quelle suite effroyable où je ne suis plus, et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps !

Bossuet, *Sermon sur la mort*.

# Voltaire et l'affaire du chevalier de La Barre

## Lecture cursive

En 1762, Voltaire, convaincu de l'innocence de Jean Calas, rédige le *Traité sur la tolérance*, à l'occasion de la mort de ce dernier (décembre 1763) contre l'intolérance religieuse. Son combat aboutit à la révision du procès et à la réhabilitation de Jean Calas.

Il mobilise de nouveau son énergie dans d'autres affaires (affaire Lally, affaire Sirven) pour dénoncer l'injustice, notamment celle dont fut victime, à Abbeville, en 1765, le jeune chevalier de La Barre, accusé sans preuves d'avoir profané un crucifix sur un pont et, au terme d'un procès qui fut l'occasion d'un règlement de comptes, fut torturé, décapité et brûlé.

Comme on avait découvert parmi les livres dont il disposait chez lui le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, ce qui le mettait en cause, il prit fait et cause pour le chevalier de La Barre. C'est l'une des causes célèbres où s'illustra Voltaire comme d'autres philosophes des Lumières pour lutter contre l'arbitraire de la justice à son époque.

Après avoir lu l'ensemble des textes de Voltaire recueillis dans le petit volume, *L'affaire du chevalier de la Barre*, de la page 39 à la page 113, vous répondrez au questionnaire suivant :



### Exercice autocorrectif n° 4 :

#### Questionnaire

- 1 Quels sont les deux principes sur lesquels s'appuie le locuteur pour affirmer que le supplice du chevalier de la Barre est contraire à la raison et à l'humanité ?
- 2 À quel endroit du texte Voltaire évoque-t-il son désir que l'espace public soit laïc ?
- 3 Quelles sont les circonstances qui, selon Voltaire, ont entraîné l'accusation du chevalier de la Barre ?
- 4 Qu'a-t-on reproché au chevalier ? Qui a soutenu cette accusation devant la justice ? À quels supplices l'a-t-on condamné ?
- 5 Quel argument principal avance Voltaire pour défendre le chevalier ?



- 6 Quels registres emploie Voltaire dans ces lettres ? À quels genres littéraires pouvez-vous les rattacher ?

→ Veuillez vous reporter à la fin de la séquence pour consulter le corrigé de l'exercice.



## Document complémentaire

L'article « Torture » qui dénonce l'erreur judiciaire dont fut victime le chevalier de La Barre et la barbarie qu'il subit, fut ajouté par Voltaire à son Dictionnaire philosophique, republié sous le titre Questions sur l'Encyclopédie.

### Article « Torture », *Dictionnaire philosophique* (Extrait)

Les Romains n'infligèrent jamais la torture qu'aux esclaves, mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence<sup>1</sup> non plus qu'un conseiller de la Tournelle<sup>2</sup> regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue et sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande et à la petite torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence ; et comme dit très bien la comédie des *Plaideurs* : « Cela fait toujours passer une heure ou deux ».

Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent<sup>3</sup> le droit de faire ces expériences sur son prochain va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois, madame en a été révoltée ; à la seconde, elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses ; ensuite, la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : « Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ? »

Les Français, qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais, qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut convaincu<sup>4</sup> d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent, non seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu ; mais ils l'appliquèrent encore à la torture pour savoir combien de chansons il avait chantées, et combien de processions il avait vues passer, le chapeau sur la tête.

1. « Il n'y a pas d'apparence non plus que... » : Il n'est pas non plus très vraisemblable qu'un conseiller de La Tournelle puisse considérer comme un de ses semblables un homme ...

2. La Tournelle : Chambre Criminelle du Parlement de Paris.

3. Allusion à la possibilité d'achat d'un titre ou d'une charge.

4. fut convaincu : fut accusé, fut jugé coupable de...

Ce n'est pas dans le XIII<sup>e</sup> ou dans le XIV<sup>e</sup> siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le XVIII<sup>e</sup>. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'Opéra, qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'Opéra, qui ont de la grâce, par Mlle Clairon, qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la française.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique* (1764)

